

## Inauguration du carré militaire au cimetière de Beaumont

### Allocution du maire

« Nous sommes réunis ce jour pour célébrer la rénovation du monument aux morts du cimetière de Beaumont.

Cette entreprise a permis ainsi de rassembler en un seul lieu les soldats de notre commune morts pour la France en un carré militaire.

C'est en avril 2000 que nous prenons contact avec le Général Besson, délégué général du Souvenir Français pour obtenir l'autorisation de transférer les corps.

Dès cette époque, nous recherchons les familles des soldats et sollicitons des autorisations pour ce regroupement.

Nous avons voulu que les corps ne soient pas déposés dans une fosse commune mais dans des cercueils individuels.

Le 21 novembre 2001, le Souvenir Français donnait son accord définitif et octroyait à la commune une subvention. Dans le même temps, l'association des anciens combattants validait notre démarche.

Ce monument, érigé en même temps que celui du Châble a été inauguré en juillet 1921 par le maire de l'époque, monsieur Henri Girod. 39 enfants de la commune sont morts pendant les 52 mois que dura le conflit de 1914-1918, et l'héroïque sacrifice de nos aînés a été exemplaire. Certains ont été



ramenés au cimetière communal, la plupart reposent dans les cimetières militaires des Vosges, de Verdun, de Champagne, d'Artois. D'autres ont été portés disparus, ensevelis sous les bombardements.

Après tant de souffrances, on comprend que ce monument ait été construit grâce à une souscription populaire.

Aujourd'hui il était de notre devoir de restaurer ce symbole du souvenir. Ici reposent les militaires morts pour la France : Gustave Bocquet, René Brand, Gilbert Bussat, Lucien Carrier, Jean Eusebio, Louis Lachenal, Joseph-Alfred Mabut, André Maurioz, Adrien Sabbathier, Gilbert Tapponnier.

N'oublions pas Jean Bornand, André Brand et Laurent Mégevand eux aussi inhumés dans ce cimetière, mais avec leur famille.

Pour tous les morts pour la France de notre commune, je vous invite à repenser à leur sacrifice qui ne fut pas inutile, il permit de sauvegarder notre république et son territoire, et paradoxalement fut le fondement d'une Europe enfin pacifiée ».

Cette cérémonie au cimetière fut fort émouvante dans sa simplicité : sonnerie aux morts, toujours poignante et lecture des noms de nos soldats par un groupe d'écoliers emplis de respect et d'émotion.

La deuxième partie se déroula au Châble selon le programme rituel : dépôt de gerbe, lecture par le maire du communiqué du secrétaire d'état aux anciens combattants, interprétation de la sonnerie aux morts, de la Marseillaise, du chant des partisans et des Allobroges.

Tout cela, en présence de groupes représentatifs de la municipalité, des anciens combattants, et d'une assistance attentive, voire émue, malgré les intempéries. En terme de densité, notre commune peut sans doute se prévaloir chaque année d'une appréciation relativement bonne pour notre nation. Car, il faut bien le reconnaître, ce n'est pas une généralité. D'où, constat dubitatif en ce sens que notre peuple, pourtant fidèle à ses morts, attaché aux valeurs humanitaires ne semble pas éprouver le besoin de s'exprimer davantage dans ce genre de cérémonies officielles, par essence dépourvues d'un spectacle grandiose.

Pourtant, la journée du 11 novembre, d'abord anniversaire de l'armistice de 1918, également commémorative de toutes les guerres, constitue avec celle du 8 mai, non seulement un rappel d'événements, ô combien tragiques, mais aussi une mise en garde pour l'avenir (plus jamais ça !). Y figurent donc là, comme témoins principaux, les représentants des anciens combattants, discrètement visibles derrière le drapeau national.

Peut-être alors est-il bon, pour les jeunes générations tout au moins, de dire ce qu'ils sont, de les réintroduire les uns et les autres dans leur contexte historique. En effet, cette appellation d'anciens combattants s'applique à des hommes et à des femmes d'âges différents, qui se sont retrouvés en général malgré eux, et pour leur plus ou moins grand malheur, dans des situations diverses, ce qui n'empêche évidemment pas leur fraternité.

C'est quasiment impossible de rencontrer maintenant les plus âgés d'entre eux, puisque largement centenaires et au nombre de 68 pour la France entière à cette date du 11 novembre. Ils sont les légendaires poilus de 1914-1918, la guerre qui fut prématurément appelée « la der des der », la « grande » parce que mondiale, en fait la première de ce genre de guerre, commencée de façon traditionnelle, transformée assez rapidement en celle des tranchées, de la boue, des assauts massifs, à la baïonnette même, et suicidaires sous les déluges de feu, quatre ans trois mois ininterrompus d'enfer...



Viennent ensuite ceux de 1939-1940, peu nombreux aussi, car pour le moins octogénaires. Ils participent, à peine mieux équipés et armés que leurs aînés, tout d'abord à ce que, de façon fort mal venue, on a appelé la « drôle de guerre » (les

escarmouches, les

embuscades, les actions de commando ne sont ni drôles ni bizarres : elles tuent et mutilent aussi) six mois durant avant d'être confrontés à la grande offensive ennemie, marée de chars et d'avions. Peu en échappèrent sains et saufs et libres. Près de deux millions de prisonniers, malheureux, loin des leurs, de leur village ou quartier, de la vie normale, près de cinq années pour la moitié d'entre eux. Mention doit alors être faite de nos troupes alpines qui tinrent victorieusement tête à un adversaire près de trois fois supérieur en nombre...

On distingue à leur suite ceux qui, alors tous volontaires, refusèrent à la fois la défaite, le joug de plus en plus oppressant de l'occupant et de son régime nazi, la collaboration du gouvernement fantoche du dit « état français ».

Les premiers, beaucoup issus de l'armée défaite d'ailleurs, sont ceux qui rejoignirent le général de Gaulle en Grande Bretagne pour former les F.F.L. (Forces Françaises Libres), lesquels rentrèrent rapidement dans l'action en Afrique avec les généraux Leclerc et Koenig et la poursuivirent jusqu'au bout en Allemagne.

Les seconds, ceux de l'intérieur, constituèrent petit à petit, une armée étrange, celle « des ombres » puisque forcément clandestine. A l'origine des gens d'expérience : militaires, politiques, intellectuels, rapidement suivis par tout un ensemble hétérogène de tous âges : étudiants, travailleurs de tous milieux socioprofessionnels : les résistants. Tout d'abord sans autres armes que leur audace, à la rigueur leurs appareils radio, machines à écrire, ronéos, imprimeuses : espionnage, propagande et information (journaux, tracts), sabotages, confection de fausses identités, aides de toutes sortes aux « recherchés », tels qu'évadés, aviateurs et parachutistes alliés en mission ou accidentellement atterrés.



Puis armés (plus ou moins) par les parachutages anglais et les caches prévues par certains de nos chefs militaires, principalement lors de la constitution des maquis dus surtout à l'afflux des réfractaires au S.T.O. « Service du Travail Obligatoire » imposé par l'occupant pour son seul profit ; généralement les jeunes d'environ vingt ans. Les plateaux des Glières et du Vercors sont parmi les plus symboliques de ces périlleux refuges.

Pour les uns et pour les autres, part de danger énorme tant était efficace la traque de la police ennemie et, il faut bien amèrement le dire, de celle de certains éléments de la police française, surtout des sbires de service spécialement créés pour cet usage. En cas de malchance, de dénonciation (il y avait ainsi de « bonnes âmes ») étaient au rendez-vous la mort, la déportation (ce qui est revenu au même la plupart du temps) dans des camps d'enfer.

Toute cette phase dura jusqu'à la libération progressive qui débuta le 6 juin 1944 pour l'hexagone (la Corse libérée en octobre 1943 par ses résistants et l'armée d'Afrique) par les débarquements américains, britanniques, canadiens, F.F.L., en Normandie, armée d'Afrique, F.F.L ; du général de Lattre de Tassigny en Provence. Libération à laquelle contribuèrent les résistants, qui jusqu'alors dispersés en de nombreux mouvements, avaient été regroupés dans les F.F.I. (Forces Française de l'Intérieur) par la volonté du général de Gaulle, mise en œuvre par Jean Moulin.

Pour la terminer cette guerre, un tiers environ des 400 000 F.F.I. dénombrés finalement, les plus jeunes s'enrôlèrent dans l'armée redevenue régulière. Les uns dans la première armée « de Lattre de Tassigny » (les Rhin et Danube), les autres dans la deuxième division blindée de Leclerc ou les bataillons alpins...

Mais à peine en était-il fini le 8 mai 1945 par la reddition complète des armées allemandes (et non par un armistice cette fois) que débutaient deux conflits coloniaux.

Le premier, en Indochine, provoqua l'envoi d'une bonne partie de nos militaires de carrière ou même simplement engagés pour une courte période. Guerre d'un autre genre encore, politico-nationaliste, contre une rébellion indépendantiste. Guerre menée sous un climat tropical, sur un terrain sauvage propice à une guérilla sans merci, et perdue après une grande bataille dans la « cuvette maudite » de Diên Biên Phu en mai 1954.

Le deuxième, en Algérie, n'est pas sans analogie avec le précédent. Le but de l'adversaire était identique : obtenir la décolonisation. Les conditions de climat, de terrain, la configuration des villes bien sûr, étaient également favorables aux actions des indépendantistes : embuscades, coups de main, mines, actes de terrorisme urbain.

Au point de départ, en mai 1945, une insurrection est durement réprimée mais c'est en novembre 1954 que s'effectuera le soulèvement qui, par son ampleur, l'étendue du pays, motiva en 1956 l'envoi du « contingent », appelés et réservistes. En mai 1958, une réaction des militaires et des civils européens provoqua la chute de la IV<sup>e</sup> république et le retour au pouvoir du général de Gaulle. La politique vers laquelle il dû, finalement se résoudre, l'autodétermination du peuple algérien, provoqua un putsch militaire. Mal préparé et effectué sans l'aval d'une partie de l'armée de métier et surtout du contingent, il échoua. Bien que le « cessez le feu » du 19 mars 1962 n'interrompît pas l'œuvre de mort, une page était tournée et l'indépendance déclarée le 3 juillet.

Les acteurs français de ce conflit, tardivement appelé guerre, étant encore jeunes, sont nombreux à reprendre le flambeau de leurs aînés et à perpétuer la mémoire et le souvenir lors des manifestations officielles.

Il ne faut pas non plus oublier qu'à ces mêmes époques, le processus de décolonisation en Afrique ou l'abandon des protectorats (Maroc, Tunisie) ne s'opéreront pas sans heurts, donc sans victimes...

Il faut aussi penser aux nombreuses « actions extérieures » en Afrique, au Liban, en ex Yougoslavie, en Irak, en Afghanistan, etc.. que dû et doit encore assumer notre armée.

C'est donc en souvenir de bien sombres périodes que sont présents les anciens combattants, pour toutes les victimes, non seulement militaires, car elles sont aussi énormes les foules civiles ayant subi les mêmes effets de guerre sous les bombardements par exemple, en passant par les otages, les déportés, les massacres aveugles, voire les exterminations programmées.

Ils sont par conséquent là, autant que possible avec leur symbole : le drapeau de la république. Symbole parfois et pour le moins par ignorance diversement interprété, à la limite outragé même, si l'on en juge par ce petit récit final (exemple extrême bien entendu) :

L'un des auteurs de ces lignes, participant, lors de l'anniversaire de la libération de Saint-Julien (et environs) à une petite manifestation consistant à déposer quelques fleurs aux endroits où tombèrent des combattants résistants, entendit, avec son petit groupe uniquement distinguable par le drapeau qui le précédait, sortant d'une voiture « toute musique dehors » ces mots « sales fachos »... Il s'agissait d'honorer la mémoire de quelqu'un mort en combattant précisément le fascisme... ! Son nom figure sur les monuments aux morts de Beaumont, sa commune, il avait 17 ans...

Nous devons ce texte à l'un de nos anciens combattants. Merci à lui.

